érudit
www.erudit.org

Article

« Sexe, jazz et bombe »

Jean Guay

Québec français, n° 79, 1990, p. 82-83.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/44738ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:36

Sexe, jazz et bombe

Qui est Dany Laferrière

Dany Laferrière est né à Port-au-Prince en Haïti. Très jeune, il prend conscience que les choses ne tournent pas rond dans ce pays ; il était à peine âgé de cinq ans, lorsque son père, qui était ambassadeur en Italie, fut obligé de s'exiler à New York après avoir dénoncé le régime dictatorial de Duvalier, le père. Il ne le revoit qu'à sa mort.

Sous Duvalier fils, Dany Laferrière exerce le métier de journaliste et développe, dans ses reportages et critiques, un style très personnel qui peut s'apparenter à celui d'un Foglia. À son tour, il s'exile car il s'est attiré les foudres des autorités et sa vie est menacée. Déjà, il dérange et ne se gêne pas pour le faire. En 1978, à l'âge de vingt-cinq ans, il immigre au Québec et s'installe à Montréal. Commencent alors des années très difficiles où emplois de toutes sortes et déménagements se succèdent. Puis le vent tourne et il fait son entrée au petit écran à Télévision Quatre-Saisons où il «anime» la météo. En effet, si son style peu orthodoxe déplaît à l'*establishment* Haïtien qui le voit comme un bouffon, il attire tout de même l'attention. Premier noir francophone dans une salle de nouvelles comme journaliste permanent, il participera ensuite à «100 limite», au «Petit journal», à «la course Amérique-Afrique» et, plus récemment, à «La bande des six».

Il a publié deux romans, *Éroshima* (1987) et *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985) qui a été porté au grand écran et qui soulève présentement la controverse aux États-Unis. Donc, cinq ans après la parution de ce premier roman, on en parle encore et l'on a pas fini d'en entendre parler. Comme il le dit lui-même : «C'est l'expression qui m'intéresse, être un homme libre qui s'exprime, que ce soit à la télévision, dans les romans ou au cinéma. J'aime bien être connu dans des milieux différents. Ce qui m'intéresse, c'est l'individu en mouvement qui marche et parle, en quête de vérité et de lucidité».

Dans *le Village Voice* de New York, on compare Dany Laferrière à James Baldwin, le plus grand écrivain noir américain. Au Canada anglais, la critique a été unanime et on le classe avantageusement parmi les meilleurs auteurs canadiens actuels. On voit en lui un Miller ou un Bukovski.

Dany Laferrière est un écrivain choc car il bouscule les idées reçues et dit les choses telles qu'elles sont réellement, sans détour. Il cherche constamment à déstabiliser les fausses émotions. Comme Baldwin, qui a essayé de comprendre les Blancs avec comme conséquence que les Blancs ont ensuite essayé de comprendre les Noirs, il s'attaque aux mythes qui entourent les relations entre ces deux races.

Rétablir les faits

Le personnage de son premier roman, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, est un jeune écrivain, surnommé Vieux, dont l'écriture d'une première oeuvre sert de toile de fond à ses réflexions, fantasmes et chroniques. En fait, «c'est un type, un Nègre, qui vit avec un copain qui passe son temps couché sur un divan à ne rien faire sinon à méditer, à lire le Coran, à écouter du jazz et à baiser quand ça vient» (p. 55). Le copain en question se nomme Bouba et se délecte de Freud en attendant que saute la bombe... Très occidentaux ces Nègres ! Avec Laferrière, finis l'exotisme afro-primitif, le vaudou et la chasse au lion ! Il prend un malin plaisir à abattre les mythes un à un : «Et moi, je voyais la fille hocher la tête, en extase devant un vrai de vrai, l'homme primitif, le Nègre selon *National Geographic*, Rousseau et Cie. Je connais très bien ce type et je sais qu'il vient, non pas de la brousse mais d'Abidjan, l'une des grandes villes d'Afrique, qu'il a longtemps vécu au Danemark et en Hollande avant de s'établir à Montréal. C'est un urbain et un occidental. Mais cela, il ne l'admettra devant aucune Blanche pour tout l'ivoire du monde. Devant le Blanc, il veut passer pour un Occidental, mais devant la Blanche, l'Afrique doit lui servir, en quelque sorte, de SEXE SURNUMÉRAIRE.» (p. 147). Cet extrait traduit bien le ton mordant et ironique du livre qui se présente comme un mode d'emploi pour éviter que l'on tombe dans le panneau ; Laferrière a vendu la mèche et certains le lui ont reproché...

Cependant, outre, parfois, l'audace du propos très direct, ce qu'on retient de ces personnages, dont le passé importe peu est qu'ils se sentent tout à fait à l'aise dans notre culture que l'on croit exclusive aux Blancs occidentaux. Laferrière a voulu que Vieux et Bouba aient l'air de n'importe quel Noir qui déambule sur la rue et que les gens qui le croisent se disent qu'il peut penser aux mêmes choses, lire les mêmes livres : «En plus, un Nègre qui lit, c'est le triomphe de la civilisation judéo-chrétienne ! La preuve que les sanglantes croisades ont eu, finalement, un sens. C'est vrai, l'Occident a pillé l'Afrique mais ce NÈGRE EST EN TRAIN DE LIRE.» (p. 38).

Éroshima

Selon les dires mêmes de l'auteur, ce deuxième roman se veut encore plus révolutionnaire et stylisé ; un livre pour lecteurs très tranquilles ! Et c'est peut-être la raison pour laquelle on en parle moins. Laferrière, en effet, va plus loin ; le Nègre a non seulement donné une claque aux Blancs dans leur propre culture, maintenant il élargit la sienne à l'Asie. L'axe Noir-Blanc devient l'axe Noir-Jaune : «Hoki a pour elle l'Orient sensuel et raffiné». J'apporte l'endurance et la force. Tout l'Occident judéo-chrétien assista, IMPUISSANT, à ce qui se passa cette nuit-là au 4538, avenue du Parc.» (p. 18, *Éroshima*) ●

Éroshima

Ce deuxième roman, qui est pratiquement passé inaperçu, va cependant encore plus loin; les idées révolutionnaires du premier se transforment en actes. Le Nègre a non seulement donné une claque aux Blancs dans leur propre culture, maintenant il élargit la sienne à l'Asie, un peu comme s'il se disait que l'Occident c'est bien beau mais qu'il y a aussi autre chose, en l'occurrence l'Orient et tout le mystère qu'il évoque. L'axe Noir-Blanc peut devenir l'axe Noir-Jaune : «Hoki a pour elle l'Orient sensuel et raffiné. J'apporte l'endurance et la force. Tout l'Occident judéo-chrétien assista, IMPUISSANT, à ce qui se passa cette nuit-là au 4538, avenue du Parc» (p. 18, *Éroshima*). Et on s'en doute car chez Laferrière, l'érotisme est roi ! D'où le titre plus qu'évocateur.

L'action se résume en bien peu de mots parce qu'encore une fois elle sert de prétexte à l'imaginaire fantasmatique de l'auteur savoureusement alimenté par Rita Hayworth, le saké et la bombe atomique, l'orgasme ultime ! Et tout cela se passe dans un appartement de Montréal, celui de Hoki où séjourne son premier amant Nègre, très heureux de sa situation. Frère jumeau du personnage principal de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, il jouit de la vie dans tous les sens du mot, de son lit, au centre du monde. En attendant la bombe, sexuelle ou à retardement, peu importe. Selon les dires mêmes de l'auteur, ce deuxième roman se veut plus recherché et les petits détails qui retiennent l'attention ne sont pas fortuits ; c'est un livre pour lecteurs très tranquilles qui aiment prendre tout leur temps ! Cette minutie contribue à rendre plus tangible et réaliste l'atmosphère toute orientale du récit. Si, dans le premier roman, l'impression d'une certaine trame linéaire pouvait se dégager, *Éroshima* éclate dans tous les sens, tout en les mettant à contribution, littéralement comme une bombe. Mais elle est sans danger, elle fait du bien !

Avec ces deux œuvres, Dany Laferrière pose les premiers jalons qui l'amèneront sûrement à être reconnu comme écrivain de premier ordre de la modernité québécoise et, sans doute, hors-frontière. Il prépare actuellement un nouveau roman qui touchera, cette fois-ci, aux relations entre Noirs. Surveillez bien la controverse que ce thème va soulever !

Jean GUAY

INTERVIEW

Christian Dufour

Le vrai défi du Québec : se libérer de la Conquête

Propos recueillis par
Yvon BELLEMARE

Y a-t-il des éléments déclencheurs qui vous ont incité à écrire le Défi québécois *?*

Dans un premier temps, l'élément déclencheur, s'il y en a un, ce fut la perte par le Québec du droit de veto. J'ai travaillé une dizaine d'années dans le domaine des relations fédérales-provinciales pour le gouvernement du Québec et, à titre de fonctionnaire, je suis devenu conscient du concept de «pouvoir québécois». En second lieu, ce que j'appelle le caractère autodestructeur de l'action politique des Québécois m'a frappé, concrétisé dans la révision constitutionnelle, historiquement enclenchée en réponse à l'insatisfaction du Québec dans les années 1960. Essentiellement, les Canadiens anglais sont restés spectateurs. En 1982, on change de système et les pouvoirs du seul gouvernement contrôlé par les francophones sont diminués : la perte par le Québec du droit de veto et la Charte constitutionnelle des droits. Nous sommes alors comme prisonniers d'un système qui a un caractère autodestructeur.

Vous affirmez que les Québécois ont eu un côté autodestructeur dans leur action politique. Pourriez-vous expliciter davantage votre pensée ?

Photo: Armand Huard

Ce sont les Québécois qui ont fait les premiers pas. On a changé le système parce que les Québécois n'étaient pas d'accord. C'était Trudeau-Lévesque, et même éventuellement Chrétien-Bourassa ou Chrétien-Parizeau. Je crois avoir une explication à ce phénomène, c'est la Conquête. Le traumatisme collectif de la Conquête est encore présent parce qu'on n'a pas encore dépassé ces effets, les Canadiens ni les Québécois d'ailleurs. Car il y a un caractère autodestructeur au Canada aussi, parce que le pays est bâti structurellement sur la Conquête.

Pour avoir œuvré dans le domaine des relations fédérales-provinciales, n'avez-vous pas remarqué certaines attitudes caractéristiques de part et d'autre ?

Évidemment, ce sont des relations à un haut niveau et le tout est très politique, très sophistiqué. Dans ce genre de relations, lorsqu'on travaille pour le gouvernement du Québec, on est toujours sur la défensive. On veut sauvegarder le pouvoir québécois existant, toujours menacé par le système. Il y a une dynamique dans le reste du pays qui aspire à une centralisation plus grande. Au Québec, on a une vision du système qui est différente : les compétences du Québec doivent rester au Québec, alors que la vision des autres provinces a tendance à considérer le gouvernement fédéral comme le gouvernement sénior. Au Québec, on a consacré certains aspects du vieux concept de Duplessis : «Mon butin, c'est mon butin ; mon terrain, c'est mon terrain». Dans ce sens-là, il y a une vision différente du système et quand on travaille dans le domaine des relations fédérales-provinciales, c'est sûr que le Québec a des réflexes différents, mais en même temps, ce que le Québec demande pour lui, les autres provinces ont tendance à vouloir, dans un deuxième temps, l'acquérir pour elles également. C'est très vicieux comme effet. La grande constatation que j'ai essayé de dégager dans mon livre, c'est que le Canada, à mon avis, est bâti structurellement sur la Conquête de 1760. De là, la confiscation de certains effets